

KRAFT UND AGGRESSION. EXISTE-T-IL UN MESSAGE DE «FORCE» ET D'«AGRESSIVITÉ» DANS L'ART PALÉOLITHIQUE ?

Jordi SERANGELI*

Résumé

Les recherches sur les objets d'art mobilier de l'Aurignacien dans le sud-ouest de l'Allemagne représentent l'un des travaux les plus importants du Prof. Joachim Hahn. Il développa pour ce technocomplexe dans cette région le modèle d'un message («Botschaft») de force et d'agressivité («Kraft und Aggression») qui serait intimement lié aux représentations d'animaux tels que mammouths, rhinocéros laineux et carnivores (en majeure partie des lions ou des ours). Dans un deuxième plan, ce message s'en référerait également à des détails qui souligneraient leur comportement agressif. Au cours des dernières années, la base de représentations du Paléolithique supérieur a fortement augmenté: d'une part par des découvertes sensationnelles comme la découverte de la grotte de Chauvet, d'autre part par des sites et des représentations déjà connus depuis un certain temps qui ont enfin été publiés ou de nouveau analysés. En se basant sur le modèle régional de J. Hahn et en faisant la comparaison entre les animaux «forts et agressifs» et les animaux «dociles» d'Europe, on veut reprendre et raviver cette discussion.

Abstract

Research on Aurignacian mobile art in southwest Germany represents one of the most important areas of work undertaken by Prof. Joachim Hahn. Here, he developed the model of a message ("Botschaft") of force and aggression ("Kraft und Aggression") which is intimately associated with representations of animals such as mammoth, woolly rhinoceros and carnivores (primarily lion and bear). This message also refers to details that emphasise aggressive behaviour. In recent years, the number of Upper Palaeolithic representations has significantly increased: on one hand by sensational discoveries such as Chauvet Cave, on the other hand by sites and representations already known that have finally been published or subject to new analyses. Based on J. Hahn's regional model and by comparing "strong and aggressive" and "docile" animals in Europe, this article revives this discussion.

Introduction

Cette recherche a pour but de contribuer à la discussion sur le caractère de l'art paléolithique en se basant sur le travail du Prof. Joachim Hahn, «Kraft und Aggression» (force et agressivité) [1]. Dans son travail, Joachim Hahn a su présenter comme plausible le modèle d'un «message» de force et d'agressivité qui serait intimement lié aux représentations d'art mobilier de l'Aurignacien du sud-ouest de l'Allemagne d'animaux

tels que mammouths, rhinocéros laineux et carnivores [2]. Cependant, ce modèle peut-il être aussi valable pour les autres périodes, technocomplexes et régions du Paléolithique supérieur ? Et s'il l'est, quels critères peut-on formuler ? Quels sont les animaux porteurs d'un message de force et d'agressivité ? Ce sont les questions auxquelles nous nous efforcerons de trouver des réponses tout en partant de la base de représentations d'art mobilier du sud-ouest de l'Allemagne. Le «parcours» choisi dans cet article débutera par une analyse très concise,

(*) Institut für Ur- und Frühgeschichte und Archäologie des Mittelalters, Abteilung für Ältere Urgeschichte und Quartärökologie, Burgsteige 11, Schloß, D-72070 Tübingen. jordi.serangeli@uni-tuebingen.de
[1] Hahn 1986.

[2] Les fouilles conduites dans ces dernières années dans la grotte de Höhle Fels, par les Professeurs Nicolas Conard et Hans-Peter Uerpmann, ont mis au jour d'autres figures d'animaux, qui enrichissent le nombre de représentations de cette région.

bien que réductrice, de l'histoire de l'interprétation de l'art paléolithique et des considérations sur les limites objectives de la recherche archéologique, pour aborder ensuite l'attribution par les différents chercheurs des caractères de force et d'agressivité pour les différents animaux du Paléolithique supérieur et pour aboutir enfin sur une discussion du concept de force et d'agressivité dans l'art paléolithique.

Histoire de l'interprétation de l'art paléolithique

Il est certain que l'étude de l'évolution des théories interprétatives de l'art du Paléolithique supérieur ne nous dit pas où l'on va, mais elle nous permet de cerner d'où l'on vient. Bien sûr, il n'est pas possible de traiter ici ce thème de manière exhaustive et l'on sait bien que cette courte énumération est très réductrice et qu'elle ne prend en considération que la recherche en France [3]. On essaiera cependant de mettre en évidence les courants de pensée les plus importants pour souligner de surcroît que chaque pensée est fille de son époque.

Dès le début de la recherche sur l'art du Paléolithique supérieur pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, on s'est rendu compte de la grande sensibilité des artistes paléolithiques pour la forme, la décoration et souvent pour le détail. Dans cette phase pionnière de l'archéologie préhistorique, est apparue la théorie de «l'art pour l'art». Les représentations étaient vues principalement comme une expression esthétique et le goût décoratif était considéré comme l'étincelle, le moteur, la cause de l'art. Les objets d'art mobilier – l'art pariétal n'était pas encore reconnu – faisaient office de pièces de collection, dans lesquelles on apercevait les prémises de l'art, voire de l'histoire de l'art [4]. Le contexte archéologique n'était alors pas encore suffisamment examiné.

C'est l'abbé Henri Breuil qui, pendant la première moitié du XXe siècle, grâce à un travail remarquable, essaya le premier de trouver une signification commune dans l'art du Paléolithique supérieur en se basant sur sa connaissance approfondie et détaillée des nombreuses grottes qu'il avait pu étudier. L'abbé Breuil, également grand connaisseur de l'ethnologie, mit en évidence le caractère religieux, voire magique, de ces représentations dans lesquelles la chasse, la vie et la mort des animaux joueraient un rôle de premier plan.

Les années de l'après-guerre, jusqu'au début des années soixante-dix, sont une période de fort changement de pensée dans la société. La recherche sur l'interprétation de l'art du Paléolithique supérieur est dominée par la figure d'André Leroi-Gourhan. À l'aide de l'analyse statistique des représentations isolées ou en analysant leur disposition dans le contexte naturel, il a pu présenter comme probable une

forte composante sexuelle derrière les représentations d'animaux, en particulier du cheval et du bison. De plus, il a pu présenter aussi comme plausible une évolution plus ou moins homogène de l'art tout au long du Paléolithique supérieur en Europe occidentale.

Les années '80 et '90 ont joui d'un fort développement des «techniques» d'analyse dans l'archéologie en général et dans l'étude de l'art pariétal en particulier. L'étude des représentations peut désormais se servir de techniques de photographie et de mesure de plus en plus précises et sophistiquées. Grâce aux progrès des sciences naturelles, on peut maintenant dater directement l'âge du charbon utilisé pour les peintures pariétales et l'on connaît les composants utilisés pour créer les couleurs appliquées sur les parois. Il faut cependant concéder comme le revers de la médaille le fait que l'on ait assisté, dans une dimension qui dépasse bien l'étude de la préhistoire, à un essai tout à fait critiquable de hiérarchiser les sciences, où les sciences naturelles se trouvent en haut et les sciences humaines en bas. L'idée même d'un essai d'interprétation de l'art est refusé par une partie des chercheurs [5]. Cependant, il est évident que différentes disciplines comme l'archéologie, l'histoire de l'art, l'ethnologie, la psychologie, la physique et la chimie ont contribué à l'histoire des recherches sur l'art paléolithique et que chacune a apporté ses points de vue et méthodologies spécifiques. La recherche moderne sur l'art du Paléolithique ne saurait pas exister sans cette multidisciplinarité.

Considérations sur les limites objectives de la recherche archéologique

Ce que l'on appelle «l'art du Paléolithique supérieur» s'étend sur une période d'à peu près 25.000 ans et couvre une région qui va du sud de l'Espagne jusqu'à l'Oural. Il est donc difficile de s'imaginer et de trouver des interprétations valables tout au long du Paléolithique supérieur et dans toute l'Europe. Cela ne peut se produire que pour des concepts universels, au-delà des spécificités spatiotemporelles, de traditions culturelles ou de situations environnementales. On peut citer en exemple, comme on l'a déjà vu, des concepts d'esthétique, de chasse, de magie, l'expression de relations sexuelles. Les concepts de force et d'agressivité font sans doute eux aussi partie de ces concepts universels liés à la réalité humaine quotidienne, en particulier dans les sociétés des chasseurs cueilleurs. On peut donc bien s'attendre à ce que ces deux concepts soient effectivement lisibles dans l'art tout au long du Paléolithique supérieur et dans toute l'Europe. Pour voir si nos attentes sont confirmées par des faits, il faut partir de la réalité écologique de l'homme du Paléolithique, se distancer de la vision quelques fois fautive de nos jours liée à notre culture européenne moderne et regarder avec attention les représentations d'une région immense et d'une durée de 25.000 ans.

Il faut de surcroît être conscient que ce qui nous est

[3] Pour un traitement plus approfondi de ce sujet: Delporte 1990:188-247; Clottes & Lewis-Williams 1997:61-79.

[4] Il ne faut pas sous-estimer la valeur de «l'art» surtout au début de la recherche préhistorique. La création d'«objet non-utilitaire» est une discrimination, peut-être la plus claire, entre l'homme et l'animal.

[5] Voir dans ce contexte la critique de Clottes, 1997, 61-79.

parvenu de l'art du Paléolithique supérieur n'est que le reste du tri effectué par le temps, par les agents atmosphériques, par la géologie et la chimie des grottes et du terrain. On ne saura probablement jamais rien des peintures faites en dehors des grottes, des représentations d'art effectuées sur le bois ou la peau d'animaux (Müller-Beck 2001; Holdermann 2001). Les milliers d'exemples de l'ethnographie ne laissent aucun doute possible. En conséquence, toute étude et toute théorie sur l'art du Paléolithique supérieur, voire même le thème de cet article, ne se basent pas sur la totalité de l'art produit par les hommes du Paléolithique, mais sur la petite partie qui nous est parvenue.

Enfin, les hommes du Paléolithique supérieur ne connaissaient pas en même temps les figures du Bade-Wurtemberg, de Chauvet, de Cosquer, de Lascaux, d'Altamira, de Nerja, de Paglicci, de Kapova ou les figures de Malta. Il ne connaissaient pas non plus une seule grotte ornée de la même manière que nous les connaissons de nos jours, grâce à la lumière électrique qui éclaire tous les angles, grâce aux études méticuleuses qui permettent de révéler jusqu'aux gravures les plus fines, grâce aux excavations qui nous permettent de voir, les unes à côté des autres, des pièces travaillées et utilisées pendant des périodes distantes l'une de l'autre de 100, 1000 ou 10.000 ans. Alors, même si cela semble un paradoxe, il ne suffit pas d'avoir une vision d'ensemble de l'art du Paléolithique supérieur, multirégionale et très détaillée, mais, pour traiter ce thème, il faut aussi être capable en même temps de faire abstraction du tout pour pouvoir considérer les représentations dans leur contexte limité aux 40 ans d'une vie moyenne humaine, dans leur contexte strictement local, en tenant compte des possibilités très limitées d'éclairage qui existaient alors.

Traiter un thème sur le signifié de l'art du Paléolithique supérieur veut donc dire qu'on appréhende un thème complexe, qui s'étend à une région immense, pour une période extrêmement longue et liée à une histoire de recherches riches et multidisciplinaires. Les résultats ne seront en outre jamais des vérités mathématiques, mais surtout des bases sur lesquelles réfléchir et discuter.

Attribution de force et d'agressivité aux animaux du Paléolithique supérieur

Les concepts de force et d'agressivité sont fortement liés au concept de danger. Un animal qui exprime force et agressivité est souvent également dangereux ou, du moins, il veut être considéré comme tel. Il est donc intéressant de voir dans ce contexte quels animaux ont été considérés par les différents chercheurs comme dangereux. Et l'on peut constater alors que l'on ne parle pas toujours des mêmes animaux.

- Joachim Hahn souligna la dangerosité d'animaux comme le lion, l'ours et les grands herbivores comme le mammoth et le rhinocéros laineux (Hahn 1986). Des détails dans leur représentation prouvent, selon lui, une attitude agressive. Le cheval de Vogelherd est interprété comme un animal agressif.

Martin Porr (2001) semble en partager les conclusions.

- André Leroi-Gourhan considère le lion, l'ours, le rhinocéros comme appartenant au groupe des animaux dangereux (Leroi-Gourhan 1965:82).

- Claude Guérin et Martine Faure considèrent comme invraisemblable l'hypothèse que les hommes du Paléolithique aient pu chasser les rhinocéros (Guérin & Faure 1983:35), définis comme «trop puissants, trop agressifs, trop bien cuirassés».

- Lawrence Guy Straus (Straus 1995:352; voir aussi Cardoso 1996:239) explique la rareté des restes de sangliers pendant le Paléolithique supérieur en Espagne par leur dangerosité. Les sangliers auraient été évités par les chasseurs (Straus 1992:84).

- Anne Bridault déduit du fait que les aurochs sont assez rares dans le Paléolithique final et le Mésolithique du Jura, qu'ils étaient plus dangereux que d'autres animaux (Bridault 1998:76).

- Heptner, qui a écrit des travaux très importants sur l'écologie de la Russie, relate qu'en Sibérie la chasse au cheval était considérée, jusqu'à l'extinction du cheval Pzewalski, comme particulièrement dangereuse. Les étalons sont décrits comme des animaux agressifs, qui peuvent vite attaquer les cavaliers, en particulier s'ils montent une jument (Heptner *et al.* 1966:868).

- Il n'y a pas très longtemps, des trophées de cerfs ou de bouquetins mâles, des têtes de sangliers ou de loups ornaient, en Europe, les maisons de la noblesse, de la bourgeoisie et des chasseurs. Autour d'elles, on contait des histoires de chasse, dans lesquelles la force et l'agressivité des animaux étaient un aspect fondamental. Personne n'a jamais accroché aux parois des trophées de lapins, de moineaux, d'animaux domestiques ou du chien de la maison.

Le danger réel qui se produit lors de la rencontre d'un homme avec un animal ne peut pas être généralisé non plus. L'archéologie expérimentale (Steguweit 1999) montre, en dépit de toute discussion sur les qualités de chasseurs des hommes du Paléolithique inférieur et moyen, comment l'homme, tout du moins à partir de 400.000 ans, est un chasseur très dangereux pour toute espèce animale [6]. Donc, même si l'homme de l'âge des glaciers faisait partie de la nature, il occupait déjà la position la plus haute dans la chaîne alimentaire. Il était le seul chasseur capable d'être un danger pour des éléphants, mammoths et rhinocéros adultes ainsi que pour des ours ou des lions.

Mais à la différence des herbivores qui mangent surtout des herbes et des feuilles, les carnivores, eux aussi chasseurs, sont des concurrents pour l'homme dans la recherche de la nourriture animale (fig. 1). Donc, à côté d'une agressivité que l'on peut considérer commune à beaucoup d'animaux de la période glaciaire, on peut parler a priori d'un cer-

[6] Les pygmées des forêts du Congo étaient, il y a seulement quelques dizaines d'années, capables, avec des lances en bois toutes simples, de chasser des éléphants. Ils tuaient souvent les éléphants mâles les plus forts et courageux, pendant que les femelles et leurs petits échappaient aux moindres indices de danger.

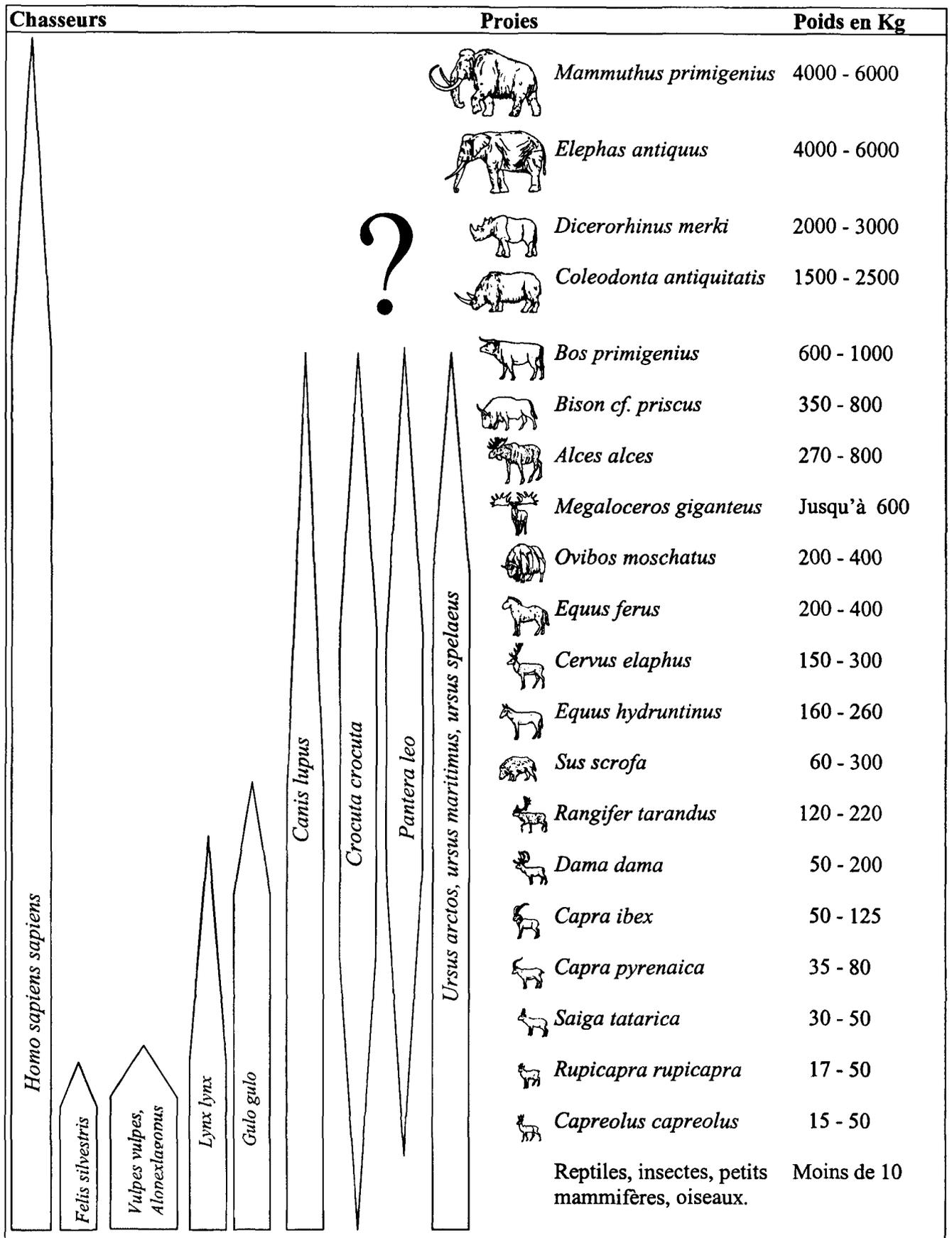


Figure 1. Carnivores et proies en Europe Centrale et de l'Ouest.

tain respect de la part de l'homme pour les carnivores concurrents.

Les petits carnivores, tels que le chat sauvage (de 3 à 8 kg), le lynx (de 8 à 38 kg), le renard (de 3 à 14 kg) et le glouton (de 7 à 32 kg) étaient des chasseurs solitaires qui ne pouvaient être un péril que pour de petits animaux d'un poids maximum de 20-25 kg. Pour ce qui est du grand gibier, il ne représentait un danger que lorsque les animaux étaient très jeunes, vieux ou blessés. De plus, ce sont des animaux qui, de nos jours, sont surtout actifs la nuit. Il est donc invraisemblable qu'ils aient été perçus par l'homme comme un danger sérieux ou comme une expression de force et d'agressivité. Une chasse intensive de ces animaux n'est pas non plus prouvée. Il faut donc en conclure qu'ils n'étaient pas des concurrents importants ni de bons candidats pour soutenir une idée de force et d'agressivité. À cela s'ajoute le fait qu'ils ne sont représentés que très rarement pendant le Paléolithique supérieur.

Parmi les grands carnivores, on compte en Europe glaciaire le lion, l'ours, l'hyène et le loup. Bien que selon l'espèce et la période de l'année ils se nourrissent eux aussi de petits animaux, d'animaux débités ou de charognes, ils peuvent aussi chasser du grand gibier. Pour leur chasse, ils utilisent des stratégies fort différentes.

Le lion actuel, grâce à sa taille qui peut atteindre jusqu'à 180 kg chez la femelle et 250 kg chez le mâle, peut chasser seul des proies jusqu'à un poids de 300 kg. Cependant, sa stratégie de chasse se base sur la surprise. Il s'approche de sa proie de manière souple et silencieuse pour pouvoir profiter au maximum de ses qualités de sprinter. La distance qu'il va parcourir dans cette dernière phase ne franchit que rarement les 200 m (Weniger 1982:111). De même, dans la chasse en groupe, la technique d'approche d'une manière souple et silencieuse joue un rôle fondamental, puisque seule une action parfaite et coordonnée est couronnée de succès.

Le lion des cavernes (*Panthera leo spelea*) a disparu à la fin de la période glaciaire, de sorte qu'on ne peut essayer qu'indirectement de comprendre son comportement en analysant des populations de lions africaines et indiennes [7] tout en ne perdant pas de vue que l'Afrique et l'Inde sont loin du point de vue géographique et écologique de l'Europe glaciaire.

Les représentations du lion du Paléolithique ne montrent jamais une crinière telle qu'on la connaît pour les lions d'Afrique [8]. La crinière est une claire expression de force,

de puissance et de santé. D'autre part, elle est aussi gênante pour la chasse en groupe, puisqu'elle est trop apparente (Guthrie 1990:103). Dans la savane africaine, où la concentration de proies potentielles est très forte, le lion mâle qui domine une grande horde, n'a pas besoin de participer à la chasse. Celle-ci est conduite par les femelles. Les mâles s'occupent principalement de protéger leur territoire.

Par ailleurs, dans des régions où il y a moins de proies, les hordes de lions sont plus petites et les mâles sont obligés de participer à la chasse. Dans ces régions, la crinière des mâles est moins développée. On peut donc en conclure que vraisemblablement les hordes de lions étaient petites et que les individus des deux sexes chassaient ensemble (Guthrie 1990:103).

L'ours brun (*Ursus arctos*) est omnivore. Selon l'offre de la région, il profite des plantes, des fruits, des poissons ou des charognes. Il a une taille de 1,7 à 2,2 m et un poids de 100 à 340 kg, mais il est trop lent pour tout grand gibier. Il est donc très rare qu'il arrive à en tuer. Cependant, il reste un concurrent remarquable pour l'homme, puisqu'avec sa force, ses griffes et ses dents, il peut prendre les proies de presque tous les animaux et, de surcroît, même s'il est lent, il est quand même plus rapide qu'un homme.

L'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*), disparu à la fin de l'époque glaciaire, était bien sûr un animal tout aussi impressionnant et tout aussi dangereux.

L'ours polaire est spécialisé pour la chasse aux phoques et, avec sa taille de 2 – 2,5 m et un poids de 300 à 450 kg, il est aujourd'hui le plus grand carnivore sur terre. Il serait donc un candidat parfait pour transmettre un concept de force et d'agressivité. Mais, hélas, on n'a jamais pu déterminer aucun reste de *Thalarctos maritimus* dans l'espace franco-cantabrique (Rouzaud 2002:212), et l'Europe Centrale est loin de la mer.

Les hyènes actuelles, hyène tachetée (*Crocuta crocuta*) en Afrique et hyène rayée (*Hyaena hyaena*) en Asie, vivent surtout de charognerie. Leurs dents leur permettent de fracasser presque tous les os qui sont par la suite presque entièrement digérés. Cependant la chasse aux animaux très jeunes, vieux ou blessés n'est pas rare. Occasionnellement en groupe, elles peuvent également être dangereuses pour des animaux de grandes dimensions, mais le fait qu'elles ne sont pas particulièrement rapides, limite fortement leurs possibilités de chasse. L'hyène des cavernes (*Crocuta crocuta spelea*) a elle aussi disparu. Les restes osseux des hyènes et de ses proies provenant des grottes de l'âge glaciaire montrent que leur comportement devait être similaire. Les représentations de l'hyène sont très rares et souvent discutables.

Les loups ont un poids de 30 à 75 kg. Leur meilleure chance de réussir dans la chasse au grand gibier est donc la chasse en groupe. Leur stratégie consiste à poursuivre la proie désignée jusqu'à ce que l'animal soit exténué. Les loups s'al-

[7] Le lion des cavernes est généralement considéré comme plus proche du lion actuel que du tigre (Guérin & Patou-Mathis 1996:206). Cependant il faut signaler ici qu'il y a des auteurs qui défendent la position inverse (Ziegler 1994:51).

[8] Henri Lhote (1988) a fait remarquer que celle qu'on appelle la „Lionne des Trois-Frères“ n'est pas une femelle, mais un individu mâle. Les seuls marques distinctives sont deux petits demi-cercles sous la queue qu'il interprète comme des testicules.

ternent souvent, conduisant des attaques rapides qui, au fil du temps et avec l'accumulation des blessures produites par les morsures principalement au niveau des jambes postérieures, vont affaiblir la proie. Tôt ou tard, même le gibier de grande dimension, dans la fleur de l'âge, est destiné à succomber (Guthrie 1990:287-289). Cela arrive par exemple aux bisons en Amérique du Nord. Face à cette technique de chasse, actuellement aucun animal en Amérique du Nord, en Europe et en Asie ne peut tenir tête seul face à un groupe de loups affamés. La seule défense consiste à rester en groupe ou fuir. Devant un groupe compact de rennes ou de bisons, les loups n'arrivent pas à fixer une proie, et ont donc moins de chances de succès. Parmi les animaux qui utilisent la fuite comme stratégie défensive, il faut citer l'élan, le bouquetin et l'isard qui sont parfaitement adaptés à leur environnement où les loups ont de grosses difficultés à les suivre.

La stratégie de chasse des loups a peut-être pu avoir du succès dans la chasse aux petits des mammoths et des rhinocéros laineux. Puisque la répartition géographique des éléphants et des rhinocéros ne se superpose presque pas avec la répartition du loup, ces considérations se limitent au domaine des spéculations.

Les restes d'animaux et l'art

Si les hommes du Paléolithique supérieur faisaient vraiment une distinction entre animaux féroces et animaux pacifiques, et comme les préhistoriens ne sont pas d'accord sur la distinction entre animaux féroces et animaux pacifiques, on doit pouvoir trouver des traces de cette distinction dans les restes archéologiques et surtout dans les représentations artistiques.

Les dents

Les dents, en raison de leur résistance, nous donnent une base de données assez ample et répandue dans toute l'Europe. Ce type d'objet montre que si, d'une part, il est vrai que les dents des carnivores, surtout des renards, des ours et des loups, se trouvent souvent dans des sites paléolithiques ou dans des sépultures, il est aussi vrai qu'on trouve souvent des dents d'autres animaux, tels que le cheval, le bouquetin, le renne et le cerf (Hahn 1992). Les restes de dents trouvées dans des sépultures paléolithiques conduisent à la même situation dans toute l'Europe (Binant 1991:90). Les prédominances régionales, liées bien sûr à la situation écologique, ne semblent pas liées à des idées de force et d'agressivité. Cependant, même si une division généralisée entre animaux féroces et animaux pacifiques n'est pas soutenable, on ne peut pas négliger que dans des contextes locaux, cela peut avoir joué un rôle important. C'est par exemple le cas pour une sépulture de Duruthy. On y a trouvé 2 dents de requin sans perçage, dont une fossile, 40 canines d'ours et 3 de lion des cavernes, dont la plupart était percées et faisaient partie de la parure. Le fait que plusieurs dents étaient gravées avec des représentations de phoque, bison, poisson ou d'idéogrammes rend une interprétation simpliste «dent d'ours» comme «trophée de chasse,

courage, agressivité, force» invraisemblable. L'idée de trophée de chasse attachée aux dents d'ours du Néolithique (Arbogast & Meniel 2002:194) ou d'autres carnivores dans des exemples ethnologiques est fortement liée au fait que ces dents ne sont pas faciles à obtenir. Cela n'est en revanche pas le cas pour la période glaciaire où les hommes reviennent régulièrement dans les grottes où ils auront souvent trouvé les cadavres de nombreux carnivores morts, par exemple, pendant l'hiver.

Les masques

Des restes de masques faits avec des crânes de renne possédant en majeure partie encore leurs ramures ont été trouvés dans plusieurs sites de la fin du Paléolithique supérieur et du Mésolithique (Street 1989). Peut-être ont-ils été utilisés pour la chasse ou dans un contexte «rituel», mais ils ne nous disent rien quant à l'aspect de force et d'agressivité. Les représentations de figures hybrides, moitié homme, moitié animal, semblent souligner cette interprétation. Si vraiment il existait pour l'homme du Paléolithique supérieur une distinction entre animaux forts et agressifs, d'une part, et animaux faibles et pacifiques, d'autre part, on pourrait s'attendre à ce qu'il choisisse de s'identifier davantage aux uns plus qu'aux autres.

Les animaux hybrides

La représentation de l'homme-lion de Hohlenstein-Stadel (fig. 2) a été prise en exemple par Hahn (1986) pour souligner que la combinaison des concepts comme force et agressivité peut être aussi enrichie du concept de puissance.

Si l'interprétation d'une queue entre les jambes au lieu d'un phallus pour le bas-relief de «l'adorant» de Geißenklösterle (fig. 2; Hahn 1986:117-119) est correcte, celui-ci pourrait alors représenter un animal hybride (Hahn 1994). Dans ce cas, un féliné (Porr 2001:100) peut être dressé sur ses pattes arrières, comme l'ours de Geißenklösterle (fig. 2). Le mauvais état de conservation ne permet pas de déchiffrer avec certitude la pièce.

Néanmoins, dans la plupart des créatures hybrides animal-homme, on reconnaît bien des cornes (fig. 3). Ce sont des cornes de bovidé dans la grotte Chauvet, du Gabillou ou à deux reprises dans la grotte des Trois-Frères et de bouquetin à las Caldas. Le «Dieu Cornu» des Trois-Frères, qui porte des cornes de cervidé, possède par ailleurs des pattes antérieures qui pourraient être soit d'homme, de félinés ou d'ours.

Ainsi, dans le choix des animaux qui ont fait le thème des créatures hybrides, il y a d'un côté des animaux féroces, tel que le lion et de l'autre, des bisons, des aurochs, des rennes et des bouquetins [9].

[9] D'autres figures hybrides possibles, telles par exemple celles avec des visages en tête d'oiseaux, n'ont pas été considérées dans cet article, puisqu'on n'est pas sûr qu'il ne s'agisse pas d'une convention stylistique.

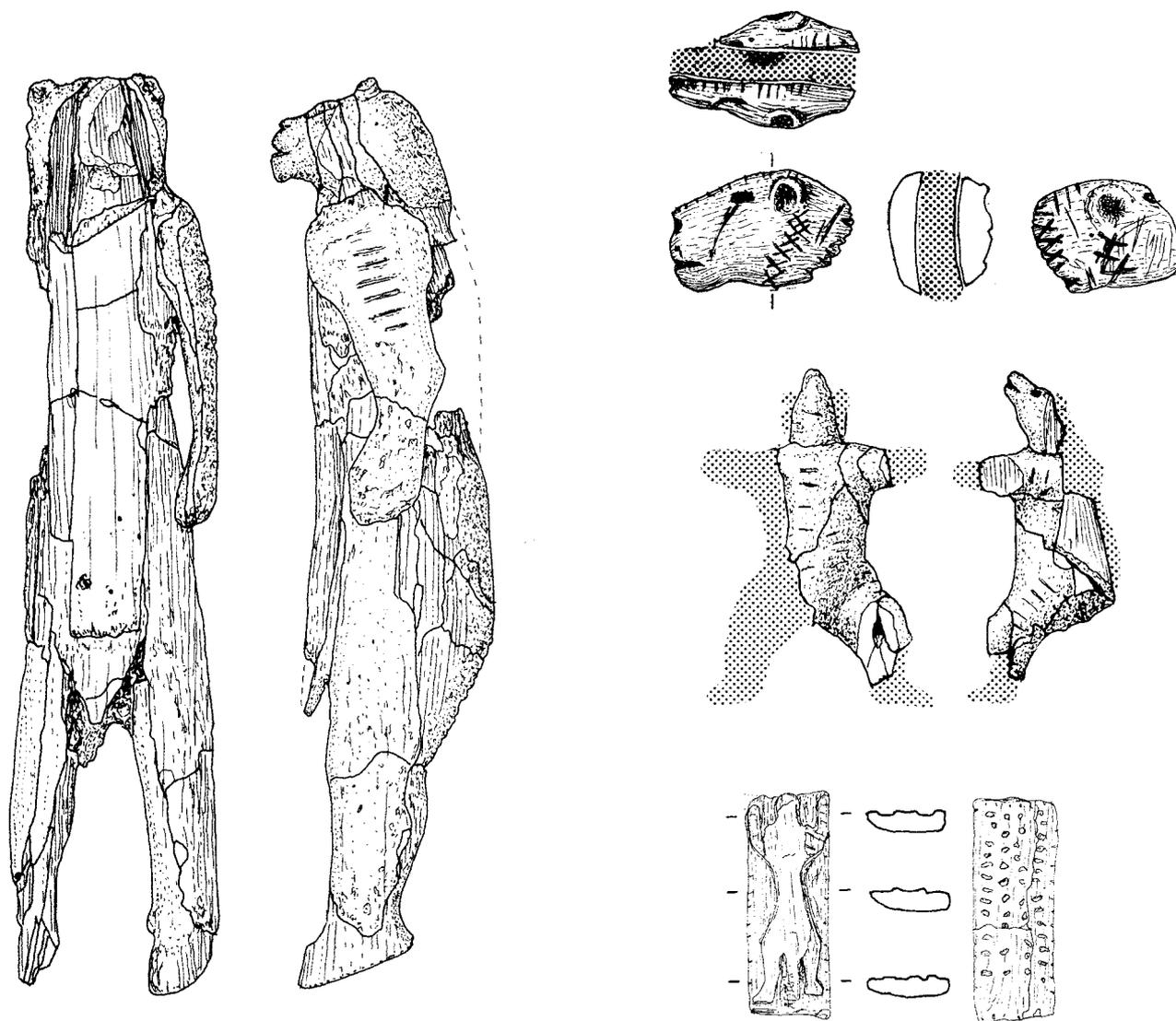


Figure 2. Homme-lion de Hohlenstein-Stadel, tête de félin de Vogelherd, ours de Geißenklösterle, «adorant» de Geißenklösterle (Hahn 1986).

L'animalité et l'humanité dans l'art

La distinction entre homme et animal dans l'art est en revanche nette. Si l'on cherche des espèces animales qui diffèrent des autres, on peut, peut-être, les trouver dans des formes de représentation plus proches des hommes.

Les figures humaines sont pour la plupart, sans oublier des exceptions importantes [10], schématiques, presque chif-

frées (Bosinski 1994:77). Celles des animaux au contraire, surtout pendant le Magdalénien, sont souvent naturalistes. Les représentations des hommes ont fréquemment un visage à «museau d'oiseau», les figures féminines sont souvent représentées sans tête, sans pieds, sans bras. Le monde des concepts semble avoir la priorité sur la représentation naturaliste. Derrière la représentation de parties isolées du corps humain, surtout des mains, des vulves, des phallus, il semble se cacher tout un symbolisme qu'on est loin d'avoir compris.

[10] Bien sûr il y a aussi des cas pour lesquels le naturalisme semble jouer un rôle de premier plan, voire presque avec un caractère de portrait. C'est le cas

par exemple pour des représentations de Brassempouy (Landes, France), Grimaldi (Ligurie, Italie) ou Dolní Vestonice (République Tchèque).

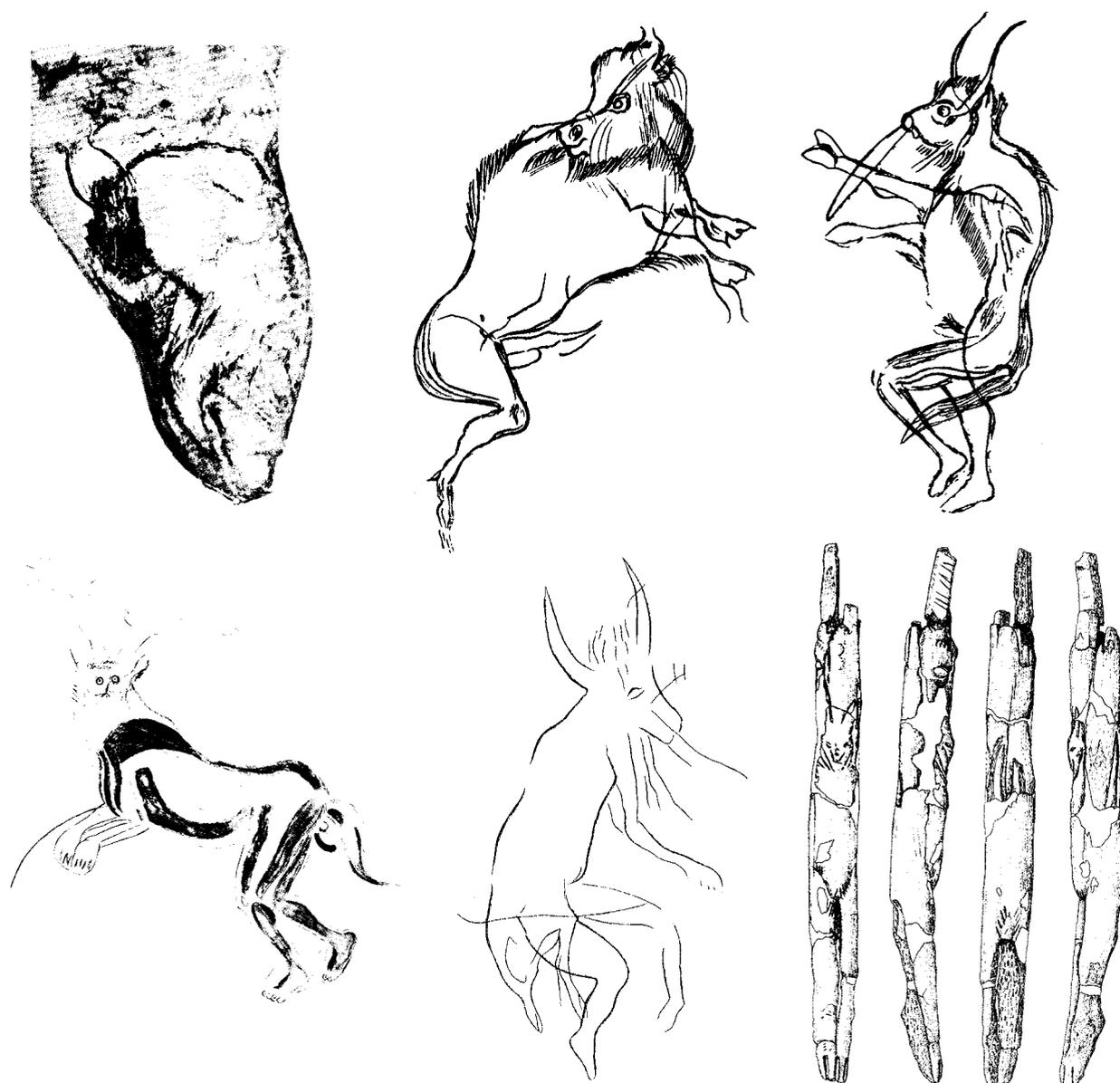


Figure 3. Les animaux hybrides. Chauvet (Clottes & Lewis-Williams 1997:45), les Trois Frères (Bégouen & Breuil 1958, fig. 55, 63, pl. XX), le Gabillou, Las Caldas (Hahn 1994).

Parmi les animaux, aucun n'arrive à une telle abstraction.

Delporte souligne un autre aspect discriminant entre les représentations d'humains et d'animaux. Les animaux sont représentés presque exclusivement de profil, les humains généralement de face (Delporte 1990:243). Parmi quelques exceptions d'animaux représentés de face, on peut citer le bison (par exemple, à Chauvet), le cerf (à Niaux), le mammoth (à los Casares, Espagne). La grotte des Trois-Frères avec plusieurs gravures frontales de lion, d'ours, de mouette et la gravure-peinture du «Dieu cornu» détient une position exceptionnelle dans ce contexte et exige peut-être une interprétation particulière. Cependant, en général, on a encore une fois une palette hétérogène d'animaux différents vus de face, si bien que cette analyse ne nous permet pas non plus de trouver une différenciation parmi les animaux.

Existe-t-il des «schémas» qui rendent plausible un message de force et d'agressivité ?

Un des schémas où l'agressivité d'un animal est exposée de manière explicite, est celui des scènes où un homme est attaqué par un animal (fig. 4). Parmi les représentations on peut commencer par citer les gravures du Mas-d'Azil et du Pechialet qui sont interprétées comme un ours qui attaque un homme dans un contexte de chasse (Züchner 1973). La chasse à l'ours (Morel 1998; Münzel *et al.* 2001) semble avoir été pratiquée au moins de manière sporadique, cependant l'absence ou la présence minimale de restes de cet animal dans tous les sites de plein air et abris du Paléolithique supérieur (Morel & Garcia 2002:219) exclut une chasse intensive et généralisée de cet animal [11]. Dans ce contexte se place aussi l'ours incomplet de Geissenklösterle, un

animal levé sur ses deux pattes postérieures et en position agressive. Mais ce sont les bovidés qui sont représentés le plus souvent attaquant des hommes: à Lascaux, Villars, Roc-de-sers, Le Gabillou, Font-de-Gaume et probablement aussi à Levanzo. Ceci est sans doute à relier avec l'arme naturelle des bovidés, leurs cornes. Elles sont toujours bien évidentes en nature et dans l'art et elles sont bien plus dangereuses que les cornes des bouquetins ou que les bois des cerfs et des rennes qui tombent tous les ans [12]. Par ailleurs, il faut aussi s'interroger pour savoir si derrière ces représentations il y a vraiment un message de force et d'agressivité, comme Hahn l'a conçu, soutenu par la présence et par l'attitude d'un animal, ou s'il ne faut pas plutôt souligner l'aspect peut-être narratif.

Un autre aspect auquel on devrait s'attendre des grands carnivores, si un message d'agressivité est vraiment caché dans leur représentation plutôt que dans la représentation d'autres animaux, est l'allure féroce avec la gueule bien ouverte et les canines en évidence, avec les pattes en mouvement et les griffes bien nettes. Qu'en est-il ?

La plupart des représentations d'ours et de lions ne sont pas agressives [13]. C'est le cas par exemple pour la statue de Montespan ou pour la gravure d'un ours crachant du sang des Trois-Frères. Ce dernier, qui a une force expressive extraordinaire, est un animal en train de mourir, et non pas un animal qui menace. Les lions non plus n'ont pas une allure féroce. À Lascaux, ils sont représentés touchés par de nombreuses "signes-flèches", aux Trois-Frères, ils sont représentés de face et semblent regarder avec intérêt au-dehors de la paroi. Les lions de Chauvet, représentés de manière formidable, avec de nombreuses têtes qui se suivent, sembleraient être en train de se jeter en horde à la chasse. Personne n'aurait douté de cette interprétation si à côté de cela, on n'avait pas les rhinocéros représentés de la même manière, une tête ou une corne l'une derrière l'autre, et les chevaux, eux aussi les uns derrière les autres. Parmi les quelque 120 représentations de lions, seules quelques-unes peuvent être considérées comme agressives. Les gravures de lions du Gabillou et de la Clotilde, mais surtout celles de la Marche (Pales 1969), montrent la gueule bien ouverte, les canines en évidence, souvent aussi les pattes en mouvement et les griffes nettes. Et il n'est pas étonnant que dans la même grotte les ours aussi soient représentés de manière agressive, avec les mêmes attributs.

[11] Le traitement particulier des crânes d'ours, habituellement accepté comme donnée sûre et soutenue apparemment par des restes dans plus d'une dizaine de sites, a été récemment mis en discussion sur la base d'arguments objectifs (Pacher 2002).

[12] On pourrait peut-être lire déjà dans les représentations du Paléolithique supérieur une certaine admiration et un certain respect, peut-être instinctif, pour les bovidés, que l'on retrouve plus tard dans les traditions de taoumachie de l'ancien empire hittite, des minoens ou de l'Espagne moderne. Il est intéressant dans ce contexte de souligner qu'on a jamais trouvé jusqu'à présent de représentation paléolithique de lions, de mammouths ou de rhinocéros attaquant des hommes.

[13] Voir: Breuil *et al.* 1956; Rozaud 2002; Ulmer Museum 1994.

Enfin, il faut remarquer que même si les thèmes du félin et de l'ours sont relativement rares, on les trouve souvent ensemble, par exemple à la Marche (13 félinés, 5 ours), à Chauvet (36 félinés, 12 ours), aux Trois-Frères (6 félinés, 9 ours) ou à Montespan (4 félinés, 1 ours). De plus, ils ne sont pas tellement isolés, comme pour souligner leur importance, comme il arrive de le lire dans la littérature (Wehrberger 1994:74). On les voit souvent représentés en plusieurs exemplaires ou bien on trouve plusieurs représentations d'art mobilier dans le même site (pour les lions, en plus des sites qu'on vient de nommer, à La Vache, Lascaux, Gabillou, Laugerie-Basse, Tagliente; pour les ours, Les Combarelles, La Vache, La Colombière, Isturitz, Les Espelugues, Laugerie-Basse).

Joachim Hahn voit à côté de la division entre animaux dangereux et animaux dociles, également une division claire entre carnivores et hommes d'un côté, et herbivores de l'autre. Cette idée a été reprise récemment par Martin Porr (Porr 2001). Hahn renvoie cette interprétation à des considérations ethnographiques assez générales. Les qualités des carnivores et de l'homme seraient la force, la capacité de tuer et de penser. Les qualités attribuées aux herbivores seraient la force (comme chez les hommes et les carnivores), la vigueur, la vitesse et la potentialité de devenir des proies et donc de devenir nourriture et assurer la vie (Hahn 1986:214-215). Une analyse sommaire suffit déjà à prouver que cette «division claire» est fortement inexacte et contradictoire et donc pas soutenable. Les carnivores, en particulier les félinés, ne sont-ils pas rapides ou vigoureux ? Ou bien, comme Hahn doit le reconnaître quelques phrases plus bas, les grands herbivores, tels que le mammouth, le rhinocéros, le bison, l'aurochs, le cheval, ne seraient-ils pas capables de tuer des hommes ? Et les herbivores seraient-ils donc moins doués de la capacité de penser que les carnivores ?

Force et agressivité, un concept pour tout l'art du Paléolithique supérieur ?

En conclusion, en considérant les animaux qui ont été représentés dans tout l'art du Paléolithique supérieur, on peut presque tous les considérer comme plus ou moins dangereux d'une part, mais aussi comme des proies potentielles d'autre part. Une discrimination de force et d'agressivité qui divise les grands carnivores et la mégafaune du «reste», n'est pas facile et les différents chercheurs divergent sur l'attribution d'agressivité aux différents animaux. Voir d'un côté les lions et les ours comme espèces agressives et fortes, et de l'autre, les cervidés et le cheval comme espèces pacifiques et faibles n'est pas possible [14]. Du moins, il n'est pas possible de soutenir cette thèse de manière généralisée.

La seule division que l'on peut vraiment remarquer dans l'art, est celle entre les animaux représentés et ceux qui ne sont pas ou presque pas représentés. Presque tous les animaux représentés sont forts et vigoureux, pleins de vie, mais presque jamais agressifs.

[14] Déjà Delporte, qui défend lui aussi cette division, considère que la distinction entre „espèces pacifiques“ et „espèces offensives“ est peut-être artificielle (Delporte 1990:245).

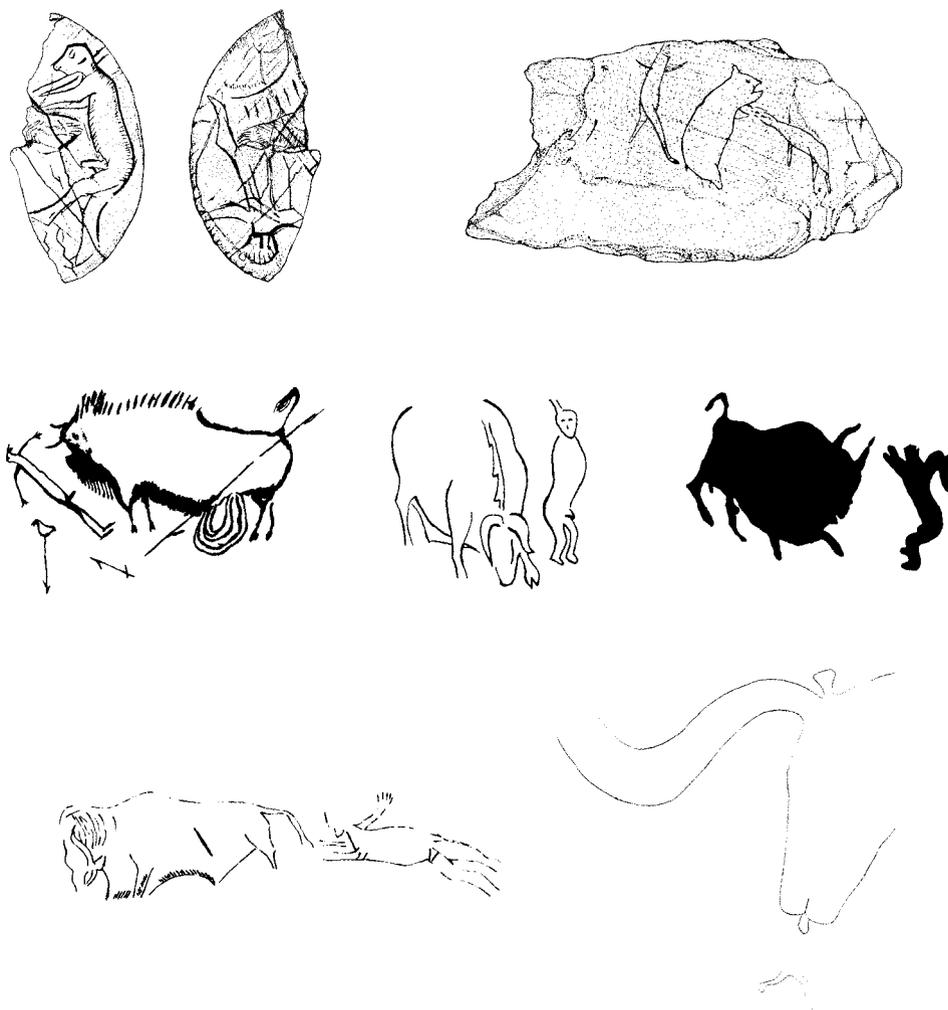


Figure 4. Hommes menacés par des animaux. Mas d’Azil, Pêcheialet (Züchner 1973), Lascaux, Roc-de-Sers, Villars (Guthrie 1990:290), Font-de-Gaume (Leroi-Gourhan 1966), Levanzo (Graziosi 1962, fig. 23).

Dans la liste générale des animaux représentés en Europe, se trouvent en premier rang les chevaux et les bisons. En revanche, cela ne veut pas dire comme, par exemple, dans l’Aurignacien de l’Allemagne du sud-ouest, où les carnivores sont les animaux les plus nombreux, qu’un «message» différent se cache derrière. Il faut voir le contexte naturel. Tous les sites avec des représentations artistiques de l’Aurignacien de cette région sont des grottes. Il n’y a pas de sites de plein air. Les bovidés sont rares dans la faune de l’Aurignacien de l’Allemagne du sud-ouest et sont même absents dans certains sites.

L’iconographie du Paléolithique supérieur des carnivores et des grand herbivores ne diffère pas fortement des représentations d’autres animaux. À l’exception de quelques rare cas, les carnivores ne sont pas représentés de manière plus agressive que les autres animaux. L’agressivité en général ne semble pas être un aspect de l’art du Paléolithique supérieur.

En passant en revue les nombreuses représentations du Paléolithique supérieur, on est fortement tenté d’y voir un

monde «magique», où peut-être les représentations peuvent avoir une influence sur la réalité. De ce point de vue, il semble logique de voir des animaux vigoureux, souvent riches en chair, mais tranquilles, parfois touchés par des flèches, parfois sanglants, mais rarement menaçants. Les félidés et la représentation de l’Homme-Lion de l’Aurignacien du Bade-Wurtemberg sont tous exécutés avec un soin particulier pour le détail. Peut-être éveillent-ils même un sain sentiment de respect. De là à voir dans la forme des oreilles une quelconque agressivité explicite, cela me semble excessif. Seul l’ours de Geißenklösterle, reconstitué à partir de nombreux morceaux et incomplet, semble être dressé sur ses pattes arrière et donc en position agressive et menaçante.

Donc, à mon avis, sans vouloir exclure un «message» d’agressivité dans des sites particuliers tels que la Marche ou la sépulture de Brassempouy, on ne trouve aucun indice pour soutenir une hypothèse d’agressivité répandue sur tout le continent. Le contraire semble la règle. Les animaux, et parmi eux les carnivores, sont représentés statiques ou en mouvement, mais presque toujours dans une harmonie particulière.

Bibliographie

- BINANT P., (1991) - *La Préhistoire de la mort. Les premières sépultures en Europe.*
- BÉGOUEN H. & BREUIL H., (1958) - *Les cavernes du Volp.*
- BOSINSKI G., (1994) - *Menschendarstellungen der Altsteinzeit.* In: Ulmer Museum (éd.), *Der Löwenmensch. Tier und Mensch in der Kunst der Eiszeit.* Ausstellung im Ulmer Museum vom 11 September bis 13 November 1994, 77-99.
- BREUIL H., NOUGIER L.-R., ROBERT R., (1956) - Le «Lissoir aux Ours» de la grotte de la Vache, à Alliat, et l'ours dans l'art franco-cantabrique occidental. *Préhistoire Spéléologie Ariégeoises. Bulletin de la Société Préhistorique de L'Ariège* XI:15-65.
- BRIDAULT A., (1998) - L'environnement animal et son exploitation dans le Massif jurassien (13000-6500 BP). In: Cupillard Chr., Richard A. (éd.), *Les derniers chasseurs-cueilleurs du massif jurassien et de ses marges*, p. 73-78.
- CARDOSO J.L., (1996) - Les grands mammifères du Pléistocène supérieur du Portugal. Essai de synthèse. *GEOBIOS* 29:235-250.
- CLOTTES J. & Lewis-Williams D., (1997) - *Schamanen. Trance und Magie in der Höhlenkunst der Steinzeit.*
- CONARD N.J. & FLOSS H., (2000) - Eine Elfenbeinplastik des Hohle Fels bei Schelklingen und ihre Bedeutung für die Entwicklung des Jungpaläolithikums in Südwestdeutschland. *Archäologisches Korrespondenzblatt* 30:473-480.
- DELPORTE H., (1990) - *L'image des Animaux dans l'Art Préhistorique.*
- GRAZIOSI P., (1962) - *Levanzo. Pitture e incisioni.*
- GUERIN C. & FAURE M., (1983) - Les hommes du Paléolithique européen ont-ils chassé le rhinocéros ? In: Poplin F., *La faune et l'homme préhistoriques.* Mémoires de la Société Préhistorique Française 16:69-80.
- GUTHRIE R.D., (1990) - *Frozen fauna of the mammoth steppe.*
- HAHN J., (1986) - *Kraft und Aggression. Die Botschaft der Eiszeitkunst im Aurignacien Süddeutschlands ?*
- HAHN J., (1992) - *Eiszeitschmuck auf der Schwäbischen Alb.*
- HAHN J., (1994) - Menschtier- und Phantasiewesen. In: Ulmer Museum (éd.), *Der Löwenmensch. Tier und Mensch in der Kunst der Eiszeit.* Ausstellung im Ulmer Museum vom 11 September bis 13 November 1994, p. 101-115.
- HEPTNER V.G., NASIMOVIC A.A., BANNIKOV A.G., (1966) - *Die Säugetiere der Sowjetunion.*
- HOLDERMANN Cl.-St., (2001) - Verlorene Kunst. In: Müller-Beck H., Conard N., Schürle W. (éds.), *Eiszeitkunst im Süddeutsch-Schweizerischen Jura.* S. 30-37.
- LEROI-GOURHAN A., (1965) - *Préhistoire de l'art occidental.*
- LHOTE H., (1988) - À propos de la "lionne" des Trois-Frères. *L'Anthropologie* 92:371-372.
- MOREL Ph., (1998) - La grotte du Bichon (La Chaux-de-Fonds, canton de Neuchâtel, Suisse): un site archéologique singulier, ou l'histoire d'une chasse à l'ours brun il y a 12000 ans dans le Jura suisse. In: Cupillard Chr., Richard A. (éd.), *Les derniers chasseurs-cueilleurs du massif jurassien et de ses marges*, 88-93.
- MOREL Ph. & GARCIA M.-A., (2002) - La chasse à l'ours dans l'art paléolithique. In: Tillet Th. & Binford L., *L'ours et l'homme*, ERAUL 100:219-227.
- MÜLLER-BECK H., (2001) - Was bleibt ? Die Rolle des Zufalls. In: Müller-Beck H., Conard N., Schürle W. (Hrsgs.), *Eiszeitkunst im Süddeutsch-Schweizerischen Jura.* S. 23-30.
- MÜNDEL S., LANGGUTH K., CONARD N.J., UERPMANN H.-P., (2001) - Höhlenbärenjagd auf der Schwäbischen Alb vor 30.000 Jahren. *Archäologisches Korrespondenzblatt* 31:317-328.
- NOUGIER L.-R. & ROBERT R., (1965) - La «Frise des Lionnes» gravure sur os de la grotte de la Vache à Alliat, et les grands félins dans l'art franco-hispanique. *Préhistoire Spéléologie Ariégeoises. Bulletin de la Société Préhistorique de L'Ariège* XX:16-84.
- PACHER M., (2002) - Polémique autour d'un culte de l'ours des cavernes. In: Tillet Th. & Binford L., *L'ours et l'homme*, ERAUL 100:235-246.
- PALES L. & TASSIN DE SAINT PEREUSE M., (1969) - *Les gravures de la Marche. I: Félines et ours.*
- PORR M., (2001) - Schamanismus im Aurignacien. Eine Annäherung. In: Müller-Beck H., Conard N., Schürle W. (éds.), *Eiszeitkunst im Süddeutsch-Schweizerischen Jura*, 95-102.
- ROUZAUD F., (2002) - L'ours dans l'art paléolithique. In: Tillet Th. & Binford L., *L'ours et l'homme*, ERAUL 100:201-217.
- STRAUS L.G., (1992) - *Iberia before the Iberians.* University of New Mexico Press, Albuquerque.
- STRAUS L.G., (1995) - A través de la frontera Pleistoceno-Holoceno en Aquitania y en la Península Ibérica: Cambios ambientales y respuestas humanas. In: Moure Romanillo A., González Sainz C. *El final del paleolítico cantábrico*, 341-363 (Universidad de Cantabria).
- STEGUWEIT L., (1999) - Die Recken von Schöningen - 400.000 Jahre Jagd mit dem Speer. *Mitteilungen der Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte* 8:5-14.
- STREET M., (1989) - *Jäger und Schamanen. Bedburg-Königshoven. Ein Wohnplatz am Niederrhein vor 10000 Jahren.*
- WENIGER G., (1982). *Wildbeuter und ihre Umwelt.*
- WEHRBERGER K., (1994) - Raubkatzen in der Kunst des Jungpaläolithikums. In: Ulmer Museum (éd.), *Der Löwenmensch. Tier und Mensch in der Kunst der Eiszeit.* Ausstellung im Ulmer Museum vom 11 September bis 13 November 1994, p. 53-75.
- ZIEGLER, R (1994) - Löwen aus dem Eiszeitalter Süddeutschlands. In: Ulmer Museum (éd.), *Der Löwenmensch. Tier und Mensch in der Kunst der Eiszeit.* Ausstellung im Ulmer Museum vom 11 September bis 13 November 1994, p. 47-51.
- ZÜCHNER Ch., (1973) - Eine Jungpaläolithische Jagddarstellung aus Mas-d'Azil (Ariège, Frankreich). *Archäologisches Korrespondenzblatt* 3:387-392.